Ami du Clergé du 26 juin 1930

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Visitation. — Nos visites, 369.
Avant les vacances. — *Dans un Pensionnat de jeunes gens :* Soyez des calices, des ciboires, des ostensoirs, 372.
Cinq minutes d'Evangile. — XXXVI. *6e Dim. après la Pentecôte :* Jésus nourrit nos âmes, 374.
Aux Enfants de Marie. — XLV. La maladie, 375.
La prédication des choses qui nous entourent. — 48. Les liens, 376. — 49. Les sapins, 377. — 50. Les sapins *(suite)*, 379.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — IX. Premier interrogatoire secret, 380. — X. Deuxième et troisième interrogatoires secrets, 382.

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION

(2 juillet)

NOS VISITES

Mes frères,

Le messager de l'Incarnation venait de quitter la Vierge de Nazareth, remportant au ciel la sublime réponse de l'humble servante du Seigneur : « *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Qu'il me soit fait selon votre parole. » Le Saint-Esprit s'était reposé sur elle et dans son chaste sein avait formé le corps de Celui que les nations attendaient depuis de longs siècles. L'Homme-Dieu était conçu. Le Messie était le fruit béni des entrailles de Marie.

Sous l'impression profonde encore de cet ineffable mystère, Marie forme aussitôt le projet d'aller faire visite à sa cousine Elisabeth. « En ces jours-là, dit S. Luc, Marie, se levant, s'en alla en hâte au pays des montagnes, en une ville de Juda — qu'on pense communément être Hébron. — Et elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Elisabeth. » (Luc, I, 39-40). L'évangéliste, de sa plume inspirée mieux encore qu'il ne l'eût fait avec son pinceau, nous retrace cette scène, l'une des plus délicieuses et des plus attrayantes de tout son livre : la visite de Marie à Elisabeth. C'est elle que l'Eglise solennise aujourd'hui sous le titre de « Visitation de la Sainte Vierge. » Et comme tous les mystères, elle est pour nous pleine de leçons.

Nous ne les retiendrons pas toutes aujourd'hui, mais celle-ci seulement : la manière de visiter notre prochain. Car nos relations nous amènent à faire, à recevoir et à rendre des visites. Nous considérerons donc la visite de Marie à Elisabeth et nous verrons qu'à l'encontre de celles du monde, qui ne vont généralement pas sans reproche, elle fut éminemment sainte. Tandis que celles-là ont pour principe la frivolité, se passent sans édification et aboutissent à la diminution ou à la perte de la grâce, la visite de Marie *prend sa source dans la charité surnaturelle, s'accomplit dans l'exercice des vertus* et a pour résultat *l'édification* et la *sanctification des âmes.*

Daigne Marie, en cet anniversaire de sa Visitation, obtenir du fruit béni de ses entrailles qu'il visite nos âmes de sa grâce illuminatrice et féconde.

I

La visite de Marie a sa source dans la charité surnaturelle, et j'en veux pour garant d'abord l'empressement, ensuite le motif qui la décide si promptement à quitter le foyer de Nazareth pour aller seule, bien loin, dans la montagne, chez une cousine bien plus âgée, qui la retiendra quelques semaines.

Un empressement aussi subit ne s'explique pas sans un motif d'ordre supérieur. S'il est vrai, comme le dit S. Augustin, que « la violence des désirs nous fait endurer les fatigues et les afflictions, et que personne, si ce n'est pour ce qui lui plaît et le charme, ne consent volontairement à supporter ce qui le crucifie, » il fallait, pour allumer l'ardent désir de la Vierge et le mettre à exécution, un bien souverainement aimable et souverainement aimé. Or, m. f., de tous les biens qui exercent sur nous leur attrait, il n'y en a point d'aussi parfait, partant d'aussi puissant et irrésistible que le bien surnaturel, ou Dieu lui-même. Celui-là seul est capable, quand il nous saisit, de nous faire affronter toutes les fatigues, tous les dangers, même la mort.

Marie n'est-elle pas en ce moment sous l'empire de l'Esprit-Saint qui est, dans la Sainte Trinité, celui qui personnifie l'Amour ? C'est cet Amour qui l'inspire et la conduit. Sous son action toute-puissante, elle ne connaît plus les délais ni les retards à répondre aux inspirations d'En-haut : servante du Seigneur, elle répond toujours : *ecce !... fiat !* me voici pour faire votre volonté. C'est ce qui nous explique cet empressement, cette hâte à se mettre en route : *abiit cum festinatione.*

La hâte à faire des visites, m. f., le monde aussi la connaît. Regardez les mondains et les mondaines se précipiter aussi : visites à rendre et visites à recevoir, c'est là toute leur vie. Mais leur empressement est-il en eux l'indice seulement d'un sentiment d'amour ? D'amour de soi et de ses aises, oh ! sans doute, mais d'amour de Dieu, non pas. Car pour se prodiguer ainsi, ils abandonnent leurs devoirs les plus urgents : la mère délaisse ses berceaux et l'épouse son foyer, la jeune fille néglige la prière quotidienne, tous le devoir primordial du travail. On va en visite et l'on court de salon en salon, du matin au soir, parfois du soir au matin, parce que la maison, asile du devoir, est un laboratoire ennuyeux pour des natures molles et voluptueuses. On s'y ennuie et l'on va en visite pour passer le temps, pour occuper son temps, dit-on. En réalité, on s'empresse pour « tuer » le temps. Est-ce là, je vous le demande, l'empressement de la charité ? Il y a entre la hâte des mondains et celle de Marie la différence qu'il y a entre l'esprit du monde et l'Esprit de Dieu.

Plus significatif encore, m. f., le motif qui détermine la sainte visiteuse. L'amour est réciproque et un grand bonheur n'est pas complet s'il n'est point partagé. Or l'âme de Marie est remplie d'amour et de bonheur. Elle vient de recevoir les confidences du ciel et le plus grand don que Dieu ait fait aux hommes : elle doit donner le jour à un fils qui sera le fils du Très-Haut, qui régnera éternellement sur la maison de Jacob et dont le règne n'aura point de fin. Déjà ce fils est en elle, elle est reine et mère de Dieu. Va-t-elle jalousement garder pour elle-même ce précieux et inestimable trésor ? Non, il lui faut une confidente, car c'est le propre de l'amour de se répandre, et de l'amitié de partager ses biens. Mais aussi, comme on ne jette pas les perles aux pourceaux, la Vierge très prudente fait choix, pour être la confidente de son bonheur, d'une âme qui vibre à l'unisson de la sienne, comme la sienne choyée de Dieu, capable de comprendre et digne de participer avec elle au don de Dieu.

Elisabeth est l'âme sœur en sainteté que Dieu aussi a choisie pour l'associer à son œuvre de rédemption. Marie en a reçu la confidence comme un gage de sa propre élection à la maternité divine : « Déjà Elisabeth votre parente a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et c'est actuellement son sixième mois, à elle que l'on appelle stérile, car rien ne sera impossible à Dieu. » (Luc, II, 36-37). Dès lors y a-t-il sur terre une âme qui soit plus digne d'être la confidente de Marie ? Pas même le juste Joseph qui restera ignorant du grand mystère au point de concevoir des inquiétudes que le ciel devra dissiper. Marie va donc visiter sa parente pour lui faire part de son bonheur, pour la féliciter elle-même de son heureuse fécondité, enfin pour lui rendre en l'occurrence les services d'un dévouement empressé.

Sont-ce là, m. f., les motifs qui conduisent les mondains dans leurs visites ? Le monde tout entier plongé dans la malice n'a point ces sentiments sublimes. En voici la preuve dans le jugement qu'il a porté sur la conduite de Marie, car, vous le savez et vous n'en aurez point d'étonnement, il mesure les autres à son aune. Ah ! s'écrie-t-il, la belle affaire qu'une vierge s'empresse ! Elle a hâte de s'assurer que l'ange a dit vrai. Une septuagénaire a conçu : ce n'est point chose banale, et quelle curiosité féminine n'en serait point piquée ?

Curiosité féminine, m. f., quel blasphème ! Comme si Marie avait pu un instant douter de la vérité de l'oracle ! Mais tout à l'heure sainte Elisabeth en fera bonne justice quand, à l'approche de Marie, avant toute confidence, elle s'écriera en saluant la visiteuse : « Vous êtes bienheureuse, vous qui avez cru, parce que s'accompliront les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur. *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea, quæ dicta sunt tibi a Domino.* » (Luc, I, 45). Non, dit S. Ambroise, ce n'est pas parce qu'elle doutait de l'oracle, du message, de l'exemple invoqué, que Marie se hâtait, mais bien dans le désir d'épancher son âme dans une âme sœur, son cœur dans un cœur ami, de faire partager son bonheur. Or cela, c'est le propre de la charité.

N'avais-je pas raison de dire que le monde juge les autres à son aune ? Car les visites des mondains, en effet, sont si souvent motivées par la curiosité, le désir de savoir et de colporter des nouvelles, vraies ou fausses, la démangeaison de parler ! Aussi voyez-vous à travers les rues d'une ville ces gazettes vivantes se faisant de maison en maison les reporters journaliers de tous les petits potins ? Quel plaisir savoureux quand un secret leur est confié ! Leurs visites alors vont avoir un assaisonnement qui les motive ! Que vos visites, m. f., n'aient jamais d'autre motif que ceux inspirés par la charité. Elles seront moins nombreuses et plus empressées, et comme nous allons le voir dans la suite, elles seront l'occasion pour vous de pratiquer la vertu.

II

La visite de Marie à Elisabeth lui fournit l'occasion de mettre en exercice les plus belles vertus.

Si l'on a pu dire que le style, c'est l'homme, on pourrait le dire, avec non moins de vérité, de la conversation qui est le style parlé. Dans sa conversation, en effet, l'homme reflète son âme, car la parole exprime les pensées qui viennent du cœur. Entendez alors la conversation des deux saintes femmes, l'une faisant, l'autre recevant la visite décrite par l'évangéliste. Dans le fond tout y est sérieux et dans la forme tout y est charmant : cordialité, aménité, simplicité, et par-dessus tout sincère charité, rien n'y manque. On ne sait vraiment ce qui est le plus admirable, des sentiments exprimés ou des sentiments cachés que trahissent la forme et les termes du discours. Arrêtons-nous aux plus saillants.

Ce qui frappe remarquablement et dès le premier abord, dans la conversation des deux femmes, c'est l'oubli de soi. Ce n'est pas d'elles-mêmes qu'elles parlent, mais avant tout de Dieu. Quelle est celle, dites-moi, qui, à la place d'Elisabeth, n'eût pas ouvert la bouche pour aussitôt annoncer le grand événement survenu dans sa vie, s'en féliciter et s'en faire féliciter avec force commentaires ? Il n'en fut pas ainsi. Mais « Elisabeth, élevant la voix, s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » Et elle célèbre les bienfaits de la venue de Marie à son foyer, pour terminer en exaltant les merveilles qui s'accompliront selon la foi de sa croyante cousine.

Semblablement Marie, qui n'avait eu que le temps de saluer sa cousine, se hâte de renvoyer à Dieu, dans son sublime et lyrique chant d'action de grâces, le mérite des grands mystères accomplis en sa personne. D'elle elle se garde de parler, si ce n'est pour exalter la grandeur et la toute-puissance de Dieu en l'opposant à sa petitesse et à son infirmité : « Que mon âme glorifie le Seigneur, s'écrie-t-elle, et que mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante ! »

Quel oubli de soi et quelle humilité dans cette louange à l'adresse du Dieu saint, puissant et miséricordieux ! Dieu est le seul objet de la conversation. C'est lui que Marie exalte dans tout son *Magnificat,* c'est lui qu'Elisabeth vise directement aussi dans le salut qu'elle adresse à sa parente.

Est-ce ainsi, m. f., que se passent les visites dans le monde ? De quoi s'y entretient-on la plupart du temps ? Dieu en est-il l'objet principal ? Son nom y est-il seulement prononcé ?

On y parle de soi, de ses projets, de ses succès, de ses espoirs, de sa fortune. Mais comme le moi est haïssable, on passe vite et volontiers, et l'on entame divers sujets. Quand encore ils se bornent au temps qu'il fait, aux bizarres exigences de la mode, aux parties de plaisir projetées, le mal n'est pas grand. Mais on s'en lasse vite et les événements du jour, avec tous leurs détails, viennent sur le tapis. Rien ne vaut cependant l'appréciation de ceux qui en sont les acteurs. Alors, quelle jouissance quand avec humour on peut mettre son petit grain de sel et dire, rapporter, juger, critiquer, blâmer son cher prochain ! On s'en donne à cœur joie, et les langues vont bon train, agrémentées de quelques entorses à la vérité dans le travestissement des faits, pimentées d'indiscrétions et de médisances, jusqu'à ce qu'on ait arraché au prochain le dernier lambeau de sa réputation. Alors, satisfait, on se fait les adieux d'usage, se félicitant d'une si agréable visite et se promettant de la renouveler bientôt. L'auteur de l'*Imitation* n'avait-il pas raison de dire : « *Quoties inter homines fui, minor homo redii.* Toutes les fois que je suis allé parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme » ? Certes, qui de telles visites, mondaines à l'excès, ne sortirait pas diminué ?

Qu'il y a loin de ces visites vides, banales, à celle si édifiante de Marie à Elisabeth ! Apprenons donc à ne pas parler de nous, ni de notre prochain, si ce n'est en bien, mais de Dieu, et à imprégner toutes nos visites et nos conversations du parfum de la charité chrétienne.

III

La visite de Marie a pour résultat l'édification et la sanctification des âmes.

Heureux bénéficiaires que ceux qui reçurent la visite de Marie ! Car elle leur apportait Jésus.

Déjà, nous venons de le voir, la bonne odeur du Christ s'était répandue dans la conversation de Marie et d'Elisabeth. Marie avait été saluée par l'ange comme pleine de grâce, et la grâce était sur ses lèvres et dans ses paroles comme dans son cœur et ses sentiments. A vingt siècles de distance, quand nous redisons le sublime cantique du *Magnificat,* ne sommes-nous pas saisis encore par la piété qui s'en exhale ? Sur les lèvres de la Vierge, qu'il dut prendre un accent céleste ! Et Elisabeth et Zacharie qui en furent les premiers auditeurs, ne durent-ils pas tressaillir de joie et de bonheur ? Je me les imagine, m. f., sous le charme inénarrable de cette audition, abîmés dans l'adoration, la reconnaissance et l'amour. Leurs âmes essaient, en s'unissant aux sentiments de la Vierge qui chante son bonheur et son action de grâces, de s'élever et de monter jusqu'aux cimes où ils se sentent attirés. Marie dépasse en sainteté tous les saints de la terre et qui s'approche d'elle sent la douce, mais irrésistible attraction de son amour et de sa grâce qui entraîne les âmes vers Dieu.

Est-ce ainsi, m. f., que nous édifions notre prochain dans nos visites ? Si, sortant de faire ou de recevoir une visite, nous n'avons pas élevé l'âme de notre prochain, nous pouvons dire, en faisant notre *mea culpa,* que nous n'avons pas agi en chrétiens, car nous n'avons pas montré le Christ Jésus.

Le Christ Jésus, celui qui attire tout à lui par la force de son divin amour, Marie l'apportait au foyer de Zacharie. « Dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit. » Après l'édification, voici la sanctification des âmes. A la simple approche de Marie, celui qui devait être le Précurseur du Messie tressaille de joie dans le sein de sa mère ; sa raison endormie encore s'éveille, et il est purifié de cette souillure contractée par tous ceux qui naissent de la chair d'Adam. Déjà c'est la grâce de la Rédemption qui opère par avance ses merveilles, et Marie, qui en fut la première bénéficiaire, pourrait pour ce seul fait exalter le Tout-Puissant qui « a déployé la force de son bras » ou « qui a pris soin d'Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde promise en faveur d'Abraham et de sa race, pour toujours. »

Non seulement le petit rejeton miraculeusement conçu est l'objet des faveurs divines, mais Elisabeth elle-même est remplie du Saint-Esprit qui, on le sait, est l'agent de notre sanctification. C'est lui, n'est-il pas vrai, qui fait de nous des enfants de Dieu. Aussi Elisabeth a senti la grâce sanctifiante pénétrer dans son âme et la transformer. Elle ne sait que dire : « Et d'où m'est-il donné que la mère de mon Sauveur vienne à moi ? » Puis elle raconte le prodige qui s'est passé en elle, signe et gage pour elle de la bénédiction de Dieu.

Est-il besoin de dire, enfin, comment s'achevèrent dans la famille de Zacharie les bénédictions divines, dont la visite de Marie fut le principe ? L'heureuse délivrance d'Elisabeth, Zacharie rempli à son tour de l'Esprit-Saint, recouvrant la parole pour entonner le chant du *Benedictus.* Bref, dans sa visite, Marie apportait Jésus et le donnait à ses hôtes.

Eh bien ! dites-moi, m. f., l'édification, la sanctification des âmes par le don de Jésus, est-ce là le fruit des visites mondaines ? Quand on en sort, en est-on meilleur ? Quand vous visitez quelqu'un, lui portez-vous Jésus dans vos paroles, dans vos services, dans votre affection, dans votre amitié ? Trop souvent, les visites mondaines ne nous ont laissé que des pensées frivoles, des désirs méchants, des souvenirs corrompus, un malaise indicible. Elles ne nous ont pas édifié, elles ne nous ont pas sanctifié, mais elles ont jeté en nous les germes de la tiédeur, les semences du doute, de

l'égoïsme. Pourquoi ? Parce qu'elles ne sont pas inspirées par la charité.

* *

Le chrétien, m. f., est un autre Christ, ou encore un porte-Christ. Il doit avoir en lui les sentiments du Christ Jésus et les faire paraître dans toute sa vie. Il doit surtout faire rayonner le Christ autour de lui. A son approche on doit sentir ce rayonnement se propageant comme le feu d'un incendie. Or, c'est dans les relations avec les hommes, par conséquent dans les visites surtout, que se fait ce rayonnement. Que nos visites soient donc inspirées par le zèle d'une ardente charité.

Que nos visites ne soient pas seulement nos visites, mais les visites de Jésus. Alors, pour l'avoir fait entrer avec nous dans les demeures de la terre, nous mériterons qu'il nous fasse entrer un jour avec lui dans sa demeure éternelle. Ainsi soit-il.

AVANT LES VACANCES

Dans un pensionnat de garçons

SOYEZ DES CALICES, DES CIBOIRES, DES OSTENSOIRS

> ***Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.***
> **Regardez et conformez-vous au modèle qui vous a été montré sur la montagne. (Ex., XXV, 40).**

Mes chers enfants,

Ces paroles que Dieu adressait jadis à Moïse trouvent à votre égard une facile application. Ne savez-vous pas en effet que, dans le langage de la sainte liturgie, l'autel du sacrifice est souvent comparé à la montagne du Calvaire ? Or, sur cette montagne mystique, qu'est-ce que vos yeux ont coutume de voir ? Trois vases sacrés dont la forme et la destination vous sont depuis longtemps familières : le calice, le ciboire et l'ostensoir. Laissez-moi donc aujourd'hui vous les proposer pour modèles et, résumant en ces trois mots toutes mes recommandations pour les vacances, vous dire : « Mes chers enfants, soyez des *calices*, des *ciboires* et des *ostensoirs* vivants. »

I

Savez-vous comment se fait un calice ? L'ouvrier commence par explorer le sable de certains terrains et de certaines rivières. Il dégage de sa gangue ce qu'on appelle la pépite : la parcelle d'or, vous le savez, est couverte de scories et mélangée à d'autres corps ; il faut la nettoyer, la purifier. Voilà pourquoi, après l'avoir lavée dans les grandes eaux, on la jette dans le feu : rien ne purifie comme le feu. Et puis, quand l'or a passé par le feu, quand toutes les parcelles fondues ensemble forment un lingot, on le remet aux mains de l'orfèvre. Celui-ci, à l'aide d'instruments perfectionnés, taille l'or, le façonne en forme de coupe, il le ciselle, il le couvre même quelquefois de pierres précieuses.

Voyez maintenant comme il reflète le soleil, comme il rayonne et resplendit ! C'est un beau vase, en vérité, et il ferait bien sur la table d'un roi. C'est un beau vase, mais ce n'est pas encore un calice et il n'est pas digne de l'autel qui est la table de Dieu. Que lui manque-t-il ? La consécration : c'est un vase profane, il faut qu'il devienne un vase sacré. Voilà pourquoi on l'envoie à l'évêque, qui se met en prière, appelle les bénédictions du ciel, fait ruisseler dans la coupe l'huile mêlée de baume qu'on appelle le saint chrême. N'y touchez plus désormais : le calice est consacré, il peut maintenant recevoir le sang de Jésus-Christ.

Mes chers enfants, l'histoire du calice n'est-elle pas la vôtre ? En quel état se trouvaient vos âmes quand vous êtes venus au monde, ou même, sans remonter si loin, quand vous nous avez été confiés ? Ne ressemblaient-elles pas au minerai enveloppé de sa gangue, couvert de scories et de taches, appelons les choses par leur nom : de toutes sortes de péchés, de défauts, de mauvaises habitudes ? Et nous, prêtres du Seigneur, n'avons-nous pas, durant toute l'année, cherché à les dégager de leurs misères, à les purifier, à les polir, à les orner, à les embellir, à les sanctifier ?

A quoi tendent tous nos efforts ? A faire de vous des jeunes gens instruits et savants ? On le fait aussi bien que nous dans les écoles voisines. Non : nos ambitions, à nous, sont plus hautes. Et cette éducation que vous recevez ici, et ces prières si nombreuses que vous récitez chaque jour, et toutes ces messes que vous entendez, et tous ces sacrements qui vous offrent leurs bienfaits, et cette continuelle protection de bons conseils et de bons exemples dont nous entourons vos âmes, et ce torrent de grâces qui circule sans cesse dans cette maison bénie vous disent assez le but que nous poursuivons : faire de chacun de vous un chrétien parfait, un vivant calice de Jésus-Christ.

Qu'est-ce à dire ? — Tous les jours, le calice reçoit dans sa coupe le sang rédempteur, c'est là son auguste destination. N'en soyez point jaloux : vous aussi, par le fait même de votre éducation chrétienne, n'êtes-vous pas appelés à une union plus intime avec le divin Maître ? Ne pouvez-vous pas, si vous le voulez, communier tous les jours ? Quelle grâce et quel honneur ! Fût-il d'or massif ou de vermeil, le calice ne sait pas qu'il est un calice, ses parois ne s'émeuvent pas au contact du précieux Sang. Mais vous, enfants chrétiens, vous qui avez une âme, avec quel empressement, avec quel bonheur vous devriez répondre à l'appel divin et tenir grand ouvert au Dieu de l'Eucharistie le calice de votre cœur ! « Je communierai souvent, au moins tous les dimanches, » voilà, mes enfants, la résolution que je voudrais vous voir tous prendre aujourd'hui au pied des autels ; alors, les vacances ne m'inspireraient plus aucune inquiétude.

Ce qu'exige cette communion fréquente, demandez-le au calice. Extérieurement ne vous offre-t-il pas l'emblème de la pureté, l'image d'un lis dont le pied du calice serait la tige, le nœud les feuilles

et la coupe la fleur ? A l'intérieur, un or très pur en tapisse les parois. Et tout cela vous dit : « Mon enfant, garde ton cœur pur comme le calice de l'autel, et si jamais le péché mortel venait en ternir la beauté, fais comme le prêtre : quand il voit l'or de son calice s'altérer, vite il le porte chez l'orfèvre. Toi aussi, porte ton âme souillée au ministre de Dieu, hâte-toi de redorer ton calice ! »

II

Mais pourquoi mêler à vos joies de tristes pressentiments ? Ce Jésus que nous vous avons donné ce matin à la Table sainte, vous allez l'emporter dans vos familles et vous le garderez comme on garde un trésor sur lequel on veille sans cesse de peur de le perdre. Vous serez, en un mot, des ciboires vivants.

L'avez-vous jamais examiné attentivement, ce beau vase, semblable en tout au calice, sauf qu'il est fermé par un couvercle dans sa partie supérieure ? Le calice vous apparaît quelquefois sur l'autel, le ciboire peu souvent : un voile de soie brodée le recouvre entièrement et le dérobe à vos regards. Et où se trouve-t-il ? Dans les profondeurs mystérieuses du tabernacle, derrière une porte soigneusement fermée à clef. C'est ainsi que la Sainte Eglise s'ingénie à protéger le trésor dont elle a la garde, le corps adorable de son divin Epoux. Que ces attentions vigilantes, que ces précautions infinies soient une leçon pour vous.

Les vacances, on vous l'a dit, sont une époque pleine de périls pour la vertu des jeunes écoliers. Mille ennemis vous y attendent, qui chercheront à vous enlever les richesses que vous portez dans vos âmes. C'est le démon jaloux de votre pureté, c'est le monde corrompu et corrupteur, c'est vous-mêmes, mes pauvres enfants, avec votre mauvaise nature et vos penchants au vice. Précisons encore : l'ennemi, c'est le mauvais camarade qui vous sollicitera au mal, c'est le mauvais journal que l'on trouve étalant partout le scandale de ses obscénités, c'est le mauvais livre au titre alléchant, c'est les mauvais exemples que vous rencontrerez peut-être au sein de la famille, c'est le respect humain qui vous éloignera des sources de la grâce, c'est le désœuvrement auquel vous allez bientôt, si vous n'y prenez garde, vous trouver réduits, c'est la tentation qui tout d'un coup viendra vous assaillir jusque dans votre isolement, c'est le découragement qui suivra le premier péché mortel. Que sais-je ? Oh ! mes enfants, que je tremble en vous voyant, si faibles et si jeunes, exposés à de si nombreux et si terribles dangers ! N'y perdrez-vous point Jésus, son amitié, sa grâce ?

Ciboires divins, c'est bien à vous que s'adresse cette recommandation du Maître : « Veillez et priez. » (Math., XXVI, 41). Oui, veillez ; soyez pareils à ces fleurs qui se défendent contre toute approche : contre l'approche de la main qui va les cueillir, de l'insecte qui bourdonne à l'entour, de la poussière même que le vent apporte. Elles se replient sur elles-mêmes ; elles ferment leur cœur et dressent des piquants comme autant d'armes défensives. Ainsi fait la pudeur pour la garde de l'âme. Contre tant de mains avides, contre tant d'insectes dont la voix toujours bourdonne et qui ne vont aux fleurs que pour en prendre le suc et partir ; contre tant de poussières que tous les vents apportent, la pureté a des secrets pour cacher l'âme et la défendre. Elle a des voiles qu'elle étend sur les yeux, des sourdines qui étouffent les sons, des velours qui protègent les doigts. Elle a des délicatesses infinies et, devant le danger, ce que Joubert appelle « des fuites immobiles. » Elle a des manières de rendre l'âme insensible à tout ce qui vient la caresser, semblable à la neige, blanche comme elle, qui laisse la lumière du soleil glisser à sa surface et garde son cœur toujours glacé.

Vigilance incessante, telle sera contre les tentations votre première ressource. Prière fervente, prière continue, telle sera la seconde. Laissez un vase ouvert : vite le parfum qu'il contenait s'évapore. Ainsi de la dissipation : si vous la laissez pénétrer dans votre vie, si vous lui livrez vos vacances, elle vous fera perdre Jésus, tout comme le péché. Ayez donc vos heures de réflexion et de prière ; comme le ciboire, rentrez souvent dans le tabernacle de votre âme, et que l'autel soit le séjour préféré de votre pensée et de votre cœur. Vous garderez Jésus et il vous gardera.

III

N'allez pas croire pourtant que je veuille vous prêcher je ne sais quelle vertu mesquine, étroite et égoïste. Si l'on vous a donné Jésus, c'est pour que vous le fassiez rayonner autour de vous, que vous le montriez à tous ceux qui vous approcheront, en un mot c'est pour que vous soyez ses ostensoirs vivants. Le voyez-vous, mes enfants, ce beau vase tout étincelant d'or ? On l'a placé sur le tabernacle pour qu'il soit vu de tous les yeux : ne doit-il pas exposer à nos regards et à nos adorations la divine Hostie, objet de notre culte et centre de toute la religion ? Elle brille en effet comme un soleil, à travers le cristal transparent de l'ostensoir. Mille rayons s'en échappent, symboles de toutes les grâces qui découlent pour nous de la Sainte Eucharistie. Oh ! que la voilà bien tout indiquée, la mission que vous avez à remplir pendant les vacances : faire connaître et aimer Jésus-Christ.

Il est raconté dans le saint Evangile que le jour des Rameaux, des païens présents à Jérusalem, ayant entendu parler du triomphe qu'on venait de faire à Notre-Seigneur, déclarèrent à l'apôtre S. Philippe : « Nous voudrions bien voir Jésus. *Domine, volumus Jesum videre.* » (Jo., XII, 21). Mes chers enfants, si vous pouviez lire dans le cœur de bien de nos contemporains, vous y discerneriez le même désir. Le monde ne connaît pas Jésus-Christ, ni sa religion, ni son Eglise. Contre les prêtres et leur enseignement il a des préjugés incroyables. A ses yeux, la piété n'est que l'exaltation d'un cerveau malade, quand ce n'est pas de l'hypocrisie et du mensonge. L'éducation chrétienne que nous vous

donnons dans nos collèges, il la regarde avec dédain comme un système faux et propre à déprimer vos intelligences et à étouffer votre raison.

Jeunes chrétiens, vengez ces insultes et faites disparaître ces injustes préventions. Vous portez Jésus-Christ dans votre cœur : qu'il transparaisse au travers de vos paroles, de votre attitude, de vos actions, comme il transparaît au travers du cristal de l'ostensoir. Montrez-le : qu'on le voie tel qu'il est en réalité : souverainement beau, souverainement vrai, souverainement bon, souverainement aimable. Soyez d'autres Jésus, non seulement par votre piété sincère et profonde, mais par votre distinction, par votre complaisance, par votre aménité. Du saint évêque de Genève, S. François de Sales, on disait autrefois : « Oh ! que Dieu doit être bon, puisque M. de Genève est si bon ! » Il faut que vos exemples fassent naître des réflexions semblables ; il faut qu'en vous voyant si polis, si charitables, si pieux, on dise : « Oh ! qu'elle doit être aimable et belle, la religion qui suscite de telles vertus ! Oh ! qu'il fait bon servir un Dieu qui rend si heureux ses fidèles serviteurs ! » Il faut qu'on se sente porté à vous imiter et que d'autres qui hésitaient marchent sur vos traces.

* *

Au jour de la Fête-Dieu, sous un dais magnifique, Jésus s'avance triomphalement, porté par son prêtre dans l'ostensoir. Chemin faisant il répand partout ses bénédictions et ses grâces. Comme au temps de sa vie mortelle, il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le mouvement aux infirmes, la vie aux morts. J'aime à me représenter vos vacances comme une marche triomphale à travers le monde de vos parents et de vos amis. Calices vivants de Jésus par la communion fréquente, vous le garderez dans votre cœur comme dans un ciboire, et, semblables à l'ostensoir d'or, vous ferez partout rayonner ses vertus, ses bienfaits, ses beautés. Est-ce un rêve que je fais là ? Oui, mais vous voudrez tous le réaliser. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXXVI

6e Dimanche après la Pentecôte

JÉSUS NOURRIT NOS AMES

Cette parole du Christ : « Ils n'ont rien à manger, » s'applique à tous ceux qui, maintenant encore, veulent se passer du Christ. Sans doute on peut, sans être chrétien, avoir du pain, on peut satisfaire les besoins de son corps et subvenir aux nécessités matérielles de l'existence. On ne meurt pas de faim parce qu'on ne croit pas au Christ. Cependant serait-il exagéré de prétendre que le Christ, en prêchant la charité, en menaçant les riches, en relevant le pauvre, a contribué étonnamment au progrès matériel, à la pratique de l'aumône, à la diffusion des œuvres de miséricorde ? Ne peut-on pas dire que, si la loi du Christ était pratiquée comme elle doit l'être par tous, par le riche en devenant bienfaisant, par le pauvre en aimant le travail et l'économie, personne ne souffrirait de la faim et posséderait au moins le strict nécessaire réclamé par le corps ?

Non, car c'est bien la vérité, et Celui qui a appris à l'homme à demander au Père du ciel le pain quotidien savait bien que la prière de l'homme serait écoutée et exaucée.

I

Mais l'homme ne vit pas seulement de pain. Sans doute beaucoup s'en contentent : je veux dire que, pourvu qu'ils aient de quoi boire et manger, des vêtements, un logis et de l'argent ou des biens au soleil, ils se déclarent satisfaits. Etres matériels, aux instincts bas, aux sentiments atrophiés, au cœur déprimé, ils sont encore nombreux. Mais ils ont d'autant moins raison qu'ils sont plus satisfaits ; car plus les biens du corps leur suffisent, plus leur âme est affamée, et plus elle manque de nourriture.

Ils ont une âme, en effet, et à cette âme comme à toutes les âmes il faut autre chose que du pain de froment, des mets délicats, des vêtements somptueux, des richesses et même des honneurs et des plaisirs. L'âme, parfois, peut ignorer sa misère ; elle peut s'aveugler sur son dénuement, mais cet aveuglement, s'il persiste, est la juste punition de ses crimes et la vengeance de Dieu, et s'il cesse, quel réveil et quelle torture ! L'âme a une intelligence, et elle ne connaît rien de ce qui la touche ; elle a une conscience, et sa conscience est aiguillonnée par le remords ; elle a une volonté et elle ne sait où la diriger, et quand l'instinct de l'immortalité se réveille en elle, elle se prend à trembler devant cet inconnu futur auquel elle n'a point songé, qu'elle n'a point préparé, où elle n'a point mérité d'être heureuse.

Oui, m. f., l'âme a faim, et si le corps, à dire vrai, trouve auprès du Sauveur, dans sa doctrine bien pratiquée, le soulagement de ses besoins, l'âme, à son tour, ne saurait trouver un autre pourvoyeur. La science ! mais elle désillusionne ceux qui lui demandent beaucoup ; elle fait les sceptiques, les impies, les athées et les découragés, quand on veut faire d'elle l'unique aliment de son intelligence. Les principes de la morale mondaine et courante ! mais ils laissent le remords surgir en foule. Les plaisirs ! mais ils creusent encore plus profond l'abîme du cœur humain. L'espoir des biens terrestres ! mais il est un faible encouragement, car cet espoir souvent est déçu, et la récompense, même obtenue, est assez maigre ; en tout cas, elle cesse à la mort, comme une rente viagère, et parfois beaucoup plus tôt.

Il n'y a qu'une source à laquelle l'âme puisse se désaltérer : c'est Jésus, c'est sa religion, c'est le christianisme. Jésus, en effet, comme il l'a fait pour les foules qui le suivaient bien loin, quittant leur demeure, sans provisions de voyage, renouvelle pour les âmes une multiplication des pains plus merveilleuse que la première. Nourrir une âme, c'est un

miracle ; mais nourrir toutes les âmes, les rassasier, leur donner un pain vraiment divin et leur offrir à chacune en entier ce pain, de telle sorte qu'il reste encore entier après avoir servi de nourriture, c'est le miracle des miracles, et pourtant c'est ce que fait Jésus-Christ pour nous attirer à lui et nous exciter à le suivre.

II

Comment remplit-il ce rôle ? M. f., il faut à l'homme une *lumière* pour son intelligence, un *chemin* tracé pour sa volonté, il faut enfin à son cœur une *force* capable de le transporter jusqu'au terme de cette route, capable de l'y faire arriver sûrement, sain et sauf.

Or Jésus-Christ nous éclaire, car il est la lumière du monde, et la clarté qu'il projette sur les âmes est si vive que les aveugles mêmes ne peuvent pas ne pas la voir ou au moins en ressentir une certaine impression. Cette lumière, c'est la doctrine chrétienne. L'âme sait maintenant ce qu'elle doit savoir de ses destinées ; elle connaît son auteur, sa grandeur à elle et sa faiblesse ; elle sait l'énigme du monde, de la vie et de la mort, j'allais dire qu'elle sait l'énigme de Dieu. Elle connaît ses devoirs envers Dieu, les autres et elle-même ; elle sait le bien et le mal, les vraies vertus et les vrais vices. En un mot elle voit clair.

C'est peu pour l'âme de savoir, si elle ignore dans quelle direction elle doit s'avancer. A-t-elle une route toute tracée, un chemin étroit, c'est vrai, ardu, difficile, mais visible quand même et nettement tracé, qui ne peut se confondre avec les autres, larges, faciles, semés de fleurs ? Vous le savez, la voie, c'est Jésus-Christ : « *Ego sum via.* » C'est sa vie, c'est son exemple. Le chrétien doit faire ce que Jésus-Christ a fait ; il doit vivre comme il a vécu, aimer ce qu'il a aimé, rechercher ce qu'il a recherché, fuir et haïr ce qu'il a fui et haï. Le long de la route il fera des rencontres peu agréables à la nature humaine, fleurs d'un parfum tout spécial, que cependant il devra cueillir au milieu des épines. Et ces fleurs s'appellent l'humilité, la pauvreté, la pénitence, l'abnégation, les larmes, le détachement, le pardon des injures, l'amour du prochain, l'amour des souffrances et la résignation. Mais enfin c'est la route et sûrement elle arrive au but ; sûrement aussi il n'y en a pas d'autre et elle est facilement reconnaissable. L'âme doit en remercier le Sauveur.

Cependant, pour suivre une telle route, il ne suffit pas de voir clair. La lumière empêche de s'égarer, mais elle n'aide pas le voyageur, elle ne soutient pas ses membres fatigués ; elle ne le transporte pas. Or l'âme humaine, à elle seule, est bien chancelante ; elle se lasse vite et se décourage ; volontiers elle se laisse tenter par ce qui est doux et facile. Comment pourra-t-elle arriver au terme ?

Jésus y a pourvu, m. f., par deux moyens merveilleux : la grâce, qui est la force même de Dieu ; l'Eucharistie, qui est Dieu même, et Dieu incarné. L'homme alors n'est plus l'homme : Jésus-Christ le transforme en lui, pour ainsi dire, et quand l'homme est ainsi nourri de la grâce et de l'Eucharistie, il est vraiment fort comme Dieu ; quelles que soient les difficultés de la route, il est sûr de la parcourir et de parvenir au lieu du repos qui est le ciel.

* *

M. f., nous avons tous des âmes qui ont faim et demandent du pain. Plus heureux que les petits enfants de Jérusalem dont parle le prophète Jérémie, nous savons à qui nous adresser. Jésus nous tend la main. Allons à lui avec notre esprit, notre volonté, notre cœur, notre conscience, nos désirs, nos regrets et nos aspirations, et par lui tout ce qui est en nous sera apaisé, calmé, rassasié dès ici-bas, afin d'être pleinement comblé dans l'autre vie. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

XLV

LA MALADIE

Il y a une épreuve à laquelle, un jour ou l'autre, nous serons soumis : la maladie.

I

Le Calvaire sera toujours le rendez-vous des âmes pures et patientes, que Dieu appelle à la perfection. Il y a dans toute vie des jours plus amers ; si nous ne les avons pas encore rencontrés, ils viendront. Parmi eux prennent place ceux durant lesquels la maladie vient nous visiter.

Dieu dispose de la santé selon sa sagesse, et il faut toujours être prêt à recevoir la maladie quand il lui plaira de nous l'envoyer, afin d'en tirer profit. Le grain de blé confié à la terre et soumis à l'action de l'humidité semble perdu à qui ne connaît pas les lois de la nature ; mais le laboureur le regarde périr avec confiance, car il sait qu'il lui rendra des épis au centuple. Il en est de même de la maladie, si nous savons la voir à la lumière divine et remonter à la beauté que Dieu lui donne en la rapprochant de sa croix.

Lorsqu'elle survient, il faut la regarder surtout comme un moyen surnaturel destiné à sauver et sanctifier nos âmes. Combien sans la maladie n'auraient pas accompli leur salut ! Si nous connaissions le trésor caché dans cette épreuve, nous serions tout heureux quand Dieu la permet. Du reste, c'est bien le moment où nous pouvons lui montrer jusqu'à quel point nous lui sommes attachés. Avec la santé il est facile de servir et d'aimer Dieu ; mais il n'est pas de marque plus assurée de notre amour que celle que nous lui donnons au cours d'une maladie : celle-ci nous fournit l'occasion de témoigner alors une fidélité vraie, parce que désintéressée. Nous nous souviendrons que si les accidents de la vie ont sans doute des causes prochaines, immédiates, tout demeure cependant sous le contrôle et la dépendance de la cause première qui est Dieu.

Cloué sur son lit de douleur, ne pouvant aller à l'église, un malade s'en dédommage en jetant de temps à autre un regard vers le ciel. Et s'il passe bien, dans le calme de la résignation, ces heures pénibles de la souffrance, quelle moisson de mérites ne se ménage-t-il pas pour l'éternité ! La douleur cultive l'âme, a-t-on dit. Elle est une divine travailleuse dans le jardin de Dieu ; elle bêche, elle sème, elle sarcle, elle arrose, elle taille. Et voici qu'elle produit les plus belles fleurs ; et, là-haut, Dieu tend la main pour les cueillir.

II

Nous devons donc, lorsque nous tombons malade, remettre notre sort entre les mains de Dieu et accepter l'épreuve sans plainte, sans aucun murmure contre les dispositions de la Providence.

> J'ai dit à ma douleur : « Aimons-nous donc ! »
> Viens, je t'ouvre mon cœur. — Sereine, elle est [entrée ;
> De mon âpre révolte ayant fait l'abandon,
> J'ai concouru, docile, à son œuvre sacrée [1]...

Ne l'oublions pas, « se renoncer soi-même », porter sa croix « chaque jour », quelquefois sous la forme de la maladie et « suivre Jésus », voilà la condition qui nous est faite de par l'Evangile. La maladie, la douleur, tous en ressentent à un moment donné les atteintes, mais tous n'en comprennent pas le caractère bienfaisant. Hélas ! que d'heures perdues quand nous souffrons, parce que nous ne savons pas dire à Dieu et de bon cœur : « Que votre volonté soit faite ! » L'union humble et confiante de notre volonté libre à la volonté souveraine de Dieu fera toujours l'emploi le plus légitime de nos journées.

Nous éviterons vis-à-vis de ceux qui nous entourent et nous soignent toute exigence importune, tout mouvement d'impatience ; nous leur prouverons, au contraire, notre gratitude par des paroles de douceur. Nous saurons, s'il le faut, nous raidir contre notre sensibilité naturelle pour garder cette sainte joie de l'esprit qui plaît tant à Dieu ; nous nous souviendrons qu'au moment même où il semble nous abandonner, Dieu nous assiste encore bien davantage ; nous nous souviendrons surtout que la terre passe vite et que le ciel n'est jamais bien loin.

Pour bien profiter d'une maladie, rappelons-nous l'exemple des saints. S. François d'Assise voyait dans la maladie un signe de bienveillance, un dessein de bonté de la part de Dieu ; et tandis qu'il souffrait, son âme se répandait en actions de grâces. Pendant les longues années qu'elle passa sur son lit de douleur, sainte Claire faisait de son temps deux parts : l'une pour la prière, l'autre pour le travail des mains. La prière est si bonne quand on souffre, et plus encore quand, en souffrant, on s'oublie soi-même pour penser aux autres, aux pécheurs égarés dont le nombre va grandissant ou bien aux âmes du purgatoire les plus délaissées et dont les gémissements montent jusqu'à nous !

* *

La vie, c'est notre calice ; buvons ce que Dieu y a mis : la douceur ou l'amertume, la joie ou la tristesse, la jubilation ou l'angoisse, la santé ou la maladie. L'essentiel est qu'en suivant notre voie, pour défricher notre champ, tracer notre sillon et serrer notre gerbe, nous accomplissions la volonté de Dieu, heure par heure, comme elle est accomplie au ciel.

[1] Marguerite Duportal, *De la Souffrance*, 1927.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

48

Les liens

Ce sont les chaînes, les cordes, les liens de toutes sortes dont vous vous servez qui vont nous prêcher ce soir. Ces prédicateurs, qui font peu de bruit, disent de bien bonnes choses.

I. — Les liens funestes

« *Quand tu nous manies, nous devons te faire penser aux différents liens que tu dois craindre et briser : 1° aux liens des amitiés dangereuses ; 2° aux liens des passions, du péché et des mauvaises habitudes ; 3° aux liens éternels de l'enfer.* »

1° *Les amitiés dangereuses.* Il faut se défier de toute affection sensible, qui prend le cœur uniquement par sympathie, par un attrait qu'on ne se raisonne nullement. On se sent attiré par certaines personnes sans bien savoir pourquoi : elles nous « reviennent », elles nous plaisent.

Ces affections en elles-mêmes ne sont pas un péché, elles sont une disposition purement naturelle, mais elles sont un très grand danger. Elles sont souvent la corde que le démon met au cou d'un enfant, d'un jeune homme, d'une jeune fille, pour les entraîner à l'abîme. Une fois pris par ces amitiés particulières, on veut être ensemble, se rapprocher, se prendre la main, se faire des caresses. Tout cela, c'est le feu à côté de l'étoupe, ou plutôt à côté de la poudre, surtout si ces amitiés existent entre personnes de différent sexe. Il faut avoir soin de modérer, de sanctifier ces affections, et le plus souvent il n'y a qu'une chose à faire : rompre.

Il est dangereux aussi de lier amitié avec des personnes qui ont les idées du monde, qui n'ont pas les vues de la foi. « *Amicus stultorum similis illis efficietur.* L'ami des fous leur devient semblable » (Prov., XIII, 20). On prend vite les idées et les mœurs de ceux que l'on aime. Il faut éviter à plus forte raison de lier amitié avec les impies.

Enfin il faut craindre de se laisser prendre dans les liens de la libertine. Enfant, jeune homme, défie-toi de la petite ou grande fille sans réserve, sans modestie, au regard effronté et provocant. Dé-

fie-toi de ses mains, de ses yeux, de son sourire, de ses cadeaux, de ses flatteries, sinon tu serais bientôt comme le bœuf qui a la corde au cou et qu'on mène à la boucherie.

2o *Les passions, le péché et les mauvaises habitudes*. Toutes les passions, si on se laisse dominer par elles, deviennent comme des cordes, des chaînes dans lesquelles on est bien pris et par lesquelles on est entraîné à vouloir le péché.

Le péché lui-même est un tyran qui rend esclave celui qui le commet, et qui, par son propre poids, entraîne à de nouveaux péchés. « *Qui facit peccatum servus est peccati* » (Jo., VIII, 34) ; chaque nouveau péché est un fil ajouté à la corde que le démon nous a mise au cou.

Les péchés répétés enfantent les mauvaises habitudes et ces dernières sont comme les chaînes des forçats, car les passions qui ont fait prendre ces habitudes sont tyranniques et veulent qu'on leur sacrifie tout, même son âme et son éternité.

3o *Les liens éternels de l'enfer*. Les damnés sont enchaînés, rivés à leur péché. Ils sont morts voulant le mal, et ils le voudront éternellement. Et pour cette raison ils sont aussi enchaînés, rivés à leur supplice. Ainsi se réalise la menace de Notre-Seigneur : « Jetez-le, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures. » (Math., XXII, 13). Craignons et brisons tous ces liens.

II. — Les liens a consolider

« *S'il y a des liens qu'il faut craindre, il y en a qu'il faut rechercher et rendre plus solides : ce sont ceux qui t'attacheront à Dieu, à son service, et t'empêcheront de t'écarter du droit chemin.* »

La grosse chaîne qu'il faut mettre avant tout à ton cœur, c'est celle de l'amour de Dieu. Cette chaîne, quand elle a été bien forgée, est plus forte que la mort et que toutes les puissances humaines. « Qui me séparera de la charité du Christ ? » s'écrie S. Paul. Rien au monde. Les martyrs l'ont bien montré par leur constance au milieu des supplices les plus affreux.

Forgeons cette chaîne de l'amour et forgeons-la solide, en ne désirant qu'une chose : l'amour de Dieu, en multipliant les actes d'amour, en faisant tout par amour, en apprenant tous les jours à connaître mieux Dieu, son amour et ses bienfaits, en nous approchant souvent du foyer de l'amour, le Cœur de Jésus, par la communion. Préservons cette chaîne de la rouille, de l'usure et des ruptures par les résolutions énergiques, le règlement de vie, la fuite du monde.

La meilleure chaîne à ambitionner pour soi et pour ceux que l'on aime, c'est la chaîne d'or des vœux de religion. Par les vœux on se lie, mais ces liens sont une délivrance de l'esclavage des passions et de l'amour-propre. Et ainsi dégagé, délivré, le cœur est libre pour se donner tout entier à Dieu. O heureux liens qui procurent de si précieux avantages et assurent tant de secours pour la sanctification !

III. — Lier la bête humaine

« *Si tu veux te sauver, ô homme, il faut lier solidement la bête humaine qui est en toi.* »

Depuis le péché d'Adam, il y a en chacun de nous l'homme et la bête, l'ange et la chair. La bête et la chair conspirent continuellement contre l'esprit. Si on laisse à la bête, c'est-à-dire aux sens et aux penchants de la chair, toute liberté, ce ne sera plus l'homme qui vivra en nous, mais la bête. Il faut donc à tout prix enchaîner celle-ci et la réduire en esclavage, en dominant ses caprices et en la mortifiant.

D'abord il ne faut pas se laisser conduire par les caprices de la chair. Hélas ! combien d'hommes et même de chrétiens n'ont d'autre guide dans leurs appréciations et leur conduite que leur caprice ! Il faut suivre, au contraire, le devoir, la volonté et le bon plaisir de Dieu.

Outre la résistance à ses caprices, il faut encore la mortification des sens, c'est-à-dire qu'il faut non seulement les vaincre, mais les contrarier en leur refusant même ce qui est permis et en se faisant souffrir soi-même pour étouffer les révoltes de la chair.

IV. — Les liens a respecter

« *Nous te rappelons, chrétien, qu'il y a des liens qu'il faut respecter.* »

Ces liens sont : 1o La parole donnée, les promesses, les engagements. N'y manquons pas.

2o Le lien sacré du mariage, qui ne peut être rompu que par la mort et jamais par le divorce. « *Quod Deus conjunxit homo non separet*. Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni » (Math., XIX, 6). « *His qui matrimonio juncti sunt præcipio, non ego sed Dominus, uxorem a viro non discedere*. J'avertis les époux, de la part de Dieu, que la femme ne doit pas quitter son mari » (I Cor., VII, 10).

3o Les liens d'une sainte amitié.

4o Les liens des commandements de Dieu et de l'Eglise.

49

Les sapins

Ce soir, nous allons écouter un prédicateur majestueux : le sapin, le plus grand arbre de nos forêts, un des plus beaux ornements de nos montagnes, une source de richesses pour nos régions.

I. — Les hauts sommets

« *Nous aimons la montagne, car ailleurs nous végétons. Et là où nous prenons racine, nous nous élevons sans cesse et nous portons nos cimes au-dessus de celles de tous les autres arbres. Vous aussi, chrétiens, et vous en particulier, chrétiens montagnards, tenez-vous sur les hauteurs où fait*

monter la foi, et de là, comme nous, tendez à monter sans cesse par le mépris des choses terrestres et par les progrès dans l'amour de Dieu. »

Que le sapin aime les montagnes, c'est un fait. Le grand poète latin Virgile le chantait dans sa septième églogue : « *Populus in fluviis, abies in montibus altis.* Le peuplier au bord des fleuves, le sapin sur les hautes montagnes. »

Et vous savez à quelle hauteur montent les grands sapins : trente ou quarante mètres dans nos régions ; les sapins de Douglas, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, s'élèvent jusqu'à soixante-dix mètres, avec dix-huit mètres de tour. Ce sont de vrais géants parmi les arbres.

Comme les sapins, chrétiens, nous ne devons nous trouver bien que sur les hauteurs, c'est-à-dire avec Dieu, avec ses saints, dans les pensées et les affections surnaturelles. Et nous devons monter, nous élever, grandir sans cesse comme nos sapins, car Dieu nous appelle aux cieux, et le plus haut possible, et pour y arriver il faut « disposer des ascensions successives dans nos cœurs : *Ascensiones in corde suo disposuit.* » (Ps. LXXXIII, 6).

Nous sommes des arbres qui doivent croître. Le germe a été la parole de Dieu reçue par la foi, mise en bonne terre par l'humilité. Ce germe s'est développé, a grandi par l'espérance ; il s'élève sans cesse par la charité.

Il lui faut l'arrosage : la prière et l'oraison le lui procurent. Il trouve par ses racines et son feuillage les sucs nourrissants de la parole de Dieu et de la communion. Avec cela l'arbre de notre âme peut grandir et arriver à une hauteur incroyable.

Mais, hélas ! combien d'arbres rabougris parce que l'une ou l'autre des conditions ci-dessus leur manque, parce que surtout la plupart des hommes, au lieu de se tenir sur la montagne en élevant leurs pensées, leurs affections, descendent continuellement dans les basses régions des affections terrestres et charnelles !

Y a-t-il beaucoup de beaux sapins dans notre paroisse ? Il y en a encore plusieurs dans nos forêts, mais combien il y en a peu dans le monde des âmes ! combien d'arbres malades, rabougris et secs !

II. — Les solides racines

« *Pour pouvoir grandir et rester debout, nous plongeons en terre de longues et solides racines. O chrétien, si tu veux devenir un grand arbre dans le champ du Père céleste et n'être pas renversé par le vent des tentations, il faut commencer par plonger en terre les profondes et solides racines de l'humilité et de la défiance de toi-même.* »

Plus un arbre est grand, plus il faut qu'il ait de profondes racines pour puiser en terre, en quantité suffisante, les sucs qui lui sont nécessaires. Il lui faut aussi ces racines pour n'être pas renversé par le vent.

Combien il faut qu'un grand arbre aspire de sucs pour garder sa vigueur, croître, rester toujours vert et couvert de feuillage même pendant les frimas de l'hiver ! Quelles puissantes racines il lui faut pour rester debout, car quelle prise n'a pas le vent contre un sapin de quarante mètres de haut et pourvu de branches abondantes ! Quelle force de résistance cela suppose dans ses racines pour qu'il ne soit pas renversé !

De même, quelle foi solide et quelle humilité profonde il faut à une âme qui monte sur les sommets de la sainteté, pour aspirer les sucs des grâces actuelles que l'Esprit-Saint ne fait couler que dans les vallées, c'est-à-dire sur les âmes humbles ! Quelle humilité il lui faut pour ne pas céder à l'orgueil et ne pas se complaire en elle-même si elle monte en vertus ; car si elle s'enorgueillit, elle est perdue, Dieu se retire et elle tombe. Mais si elle se maintient dans un profond mépris et une défiance complète d'elle-même, c'est Dieu qui sera sa force et rien ne pourra l'ébranler.

Avons-nous cet esprit de foi, cette humilité, cette défiance de nous-mêmes ? C'est parce que ces dispositions nous manquent que nous sommes encore des arbres chétifs et même souvent des arbres déracinés.

III. — Le manque d'air

« *Quand je ne suis pas trop resserré par d'autres arbres, je donne naissance, sur toute la longueur de ma tige, à des branches nombreuses et vigoureuses ; mais si je manque d'espace, je n'ai de branches qu'à mon sommet, depuis le point où je dépasse les autres arbres. Il en est de même pour toi, chrétien : si tu es trop resserré par le monde, c'est-à-dire si tu n'es pas séparé du monde par tes idées et par ta conduite, les branches verdoyantes des vertus chrétiennes manqueront autour de ton âme.* »

En effet, de même que le jeune sapin s'étiole au milieu des autres arbres, de même notre âme languit dans un milieu mondain. Si nous sommes les esclaves du monde, si nous prenons ses manières de voir et si nous vivons selon ses maximes, notre âme sera comme étouffée ; elle a besoin de s'élever pour trouver le grand air et le soleil. Ne subissons-nous pas trop l'influence du monde qui nous entoure ? Ne manquons-nous pas, à cause de cela, de la lumière et de l'ambiance surnaturelles nécessaires à notre âme pour se développer ?

Si nous le pouvons, séparons-nous complètement de ce monde maudit où notre esprit languit. Heureux, mille fois heureux ceux et celles que Dieu appelle à la sainte liberté de ses enfants dans la vie religieuse ! Comme il leur sera facile de devenir de grands arbres verts et vigoureux dans le champ de l'Eglise !

Pour nous qui sommes obligés de vivre au milieu de ce monde, au moins efforçons-nous de n'en être que par notre corps, et encore le moins possible, et gardons toujours notre âme bien au-dessus de lui par nos idées et nos affections.

IV. — Respirer l'air des sapins

« Nous parfumons et purifions l'air par nos exhalaisons de résine et de térébenthine, et c'est pour cela que les citadins sont heureux quand ils peuvent s'échapper, durant quelques jours, de l'air empesté des villes pour venir respirer l'air des sapins. Que ceux-là aussi qui vivent dans des milieux empestés pour leurs âmes tâchent de s'en échapper pour aller respirer l'air des grands sapins, c'est-à-dire des saints qui sont les grands sapins dans le monde spirituel. »

Il n'est pas étonnant que les citadins soient heureux de s'enfuir quelques jours de leurs agglomérations pour venir villégiaturer dans les sapins. Ce qui étonne, c'est qu'on ne déserte pas les villes pour la campagne et qu'au contraire une foule de montagnards bien naïfs quittent leur pays pour aller dans les villes et les ateliers s'exposer à la double infection physique et morale qui y règne habituellement.

Infection physique : pour ne parler que de l'air qu'on y respire, cet air peut-il être bien pur et bien sain, quand on pense que pour une simple ville de soixante mille habitants, chaque jour cent quarante milliards de litres d'air passent par les poumons, les bronches et le nez des hommes ? Et combien il y a d'autres causes d'infection pour l'air dans les grandes villes : les déjections des gens et des bêtes, la putréfaction d'une quantité de denrées, une foule de malades, des usines avec leur fumée, etc.

Mais dans les villes, c'est surtout l'infection morale. Infection, cet étalage de chairs féminines dans les rues, exhibitions qui sentent la corruption des cœurs ; infection, les conversations dans un certain monde, les manières qu'on s'y permet, les expositions d'obscénités dans les kiosques et à certaines devantures ; infection souvent, les cinémas, les théâtres, les cafés. Oh ! quel air empesté pour les âmes !

Mais les campagnes sont-elles exemptes de cette infection morale ? Certes non. Si nos anciens revenaient, ils auraient à reprendre beaucoup de leurs petits-fils et petites-filles pour leurs conversations, leurs manières et leurs tenues. On n'a qu'à ouvrir les yeux pour être renseigné sur ce point. Mais cependant le mal est bien loin d'être au même degré dans la campagne que dans la ville, au moins pour notre région.

Cela étant, où trouver un milieu respirable pour refaire au moins de temps en temps notre âme et lui rendre un peu de vigueur surnaturelle ? L'air pur pour l'âme, on le trouve 1° à l'église, en entendant la parole de Dieu, en prenant part aux saintes cérémonies ; 2° auprès des grands sapins, c'est-à-dire auprès des âmes saintes qui ont gardé les idées et les mœurs chrétiennes ; heureux ceux qui peuvent passer de temps en temps quelques moments avec les saints ! 3° en vivant souvent par la pensée avec les saints du ciel ou en lisant leur vie ou les écrits qu'ils nous ont laissés.

50

Les sapins *(suite)*

V. — Un abri salutaire

« Nous préservons de la pluie et nous offrons de l'ombrage à ceux qui sont brûlés par les rayons ardents du soleil. O hommes, cherchez aussi un abri contre la pluie des châtiments divins et les ardeurs desséchantes des passions. »

Aujourd'hui, autant et plus que jamais, l'humanité mérite les châtiments de Dieu ; ne les méritons-nous pas nous-mêmes ? Aujourd'hui ne sont-ce pas les passions mauvaises qui règnent dans le monde et dessèchent les cœurs ? Il nous faut abri et ombrage. Où les trouverons-nous ?

D'abord en Marie : c'est elle qui est vraiment l'arbre protecteur. « J'ai été élevée, nous dit-elle, comme le cèdre du Liban et j'ai pris racine au milieu du peuple honoré de ma prédilection » (Eccli., xxiv, 16-7).

Donc quand Dieu nous menace des coups de sa colère, quand le vent soulevé annonce la tempête, quand les nuages sillonnés par les éclairs nous font redouter les coups de la foudre, réfugions-nous sous la protection de Marie : elle arrêtera le bras de Dieu prêt à nous frapper.

Si nous sentons notre cœur brûlé par de mauvaises passions, cherchons aussi une ombre rafraîchissante auprès de Marie, mère de la pureté.

Ce que nous venons de dire de Marie, il faut le dire aussi, dans une moindre mesure, des saints du ciel : c'est à eux aussi que nous devons avoir recours au milieu des grands dangers et pour arriver à dominer nos passions.

Les âmes saintes de la terre peuvent, elles aussi, être notre paratonnerre et apporter du rafraîchissement à la nôtre.

Enfin le grand arbre, le beau sapin sous lequel il faut chercher abri et ombrage, c'est notre église, à laquelle on peut appliquer cette parole du prophète Isaïe : « *Spes a turbine, umbraculum ab æstu* » (xxv, 4). Avons-nous cette précaution de venir souvent chercher dans notre église l'abri et l'ombrage dont nous avons besoin ?

VI. — Les coups de la foudre

« Souvent la foudre frappe les plus hauts d'entre nous : avis à vous, hommes orgueilleux, femmes fastueuses. »

Dieu se plaît à frapper les orgueilleux ; Notre-Seigneur nous le redit plusieurs fois dans son Evangile : « Celui qui s'élève sera abaissé. » (Luc, xiv, 11). Mais l'orgueil qui déplaît le plus à Dieu est celui par lequel on se glorifie de sa misère.

Or notre première misère, qui a été la suite immédiate du péché d'Adam, c'est la corruption de notre chair, qui obligea aussitôt Adam et Eve à se cacher et à se couvrir de feuilles. Aujourd'hui, c'est de cette chair corrompue que se glorifient un

certain nombre de femmes en l'étalant à tous les yeux. Au lieu de la cacher comme Adam et Eve, elles en tirent vanité. Combien Dieu doit être offensé et irrité par cet orgueil misérable ! J'ai bien peur qu'il ne fasse éclater bientôt sa foudre pour châtier ce honteux étalage de pourriture.

Prenez garde, femmes indécentes. La bête sauvage se repaît volontiers de pourriture. Le bolchevisme, la bête sauvage d'aujourd'hui, flaire cette pourriture d'une nudité scandaleuse et s'apprête à en faire ses gorges chaudes.

VII. — La vraie grandeur

« *Au lieu d'être le sapin orgueilleux frappé par la foudre, soyez plutôt le petit saule dont parle le prophète Isaïe et qui devient le grand sapin :* « Pro saliunca ascendet abies » (LV, 13).

Combien d'âmes ne sont encore que des avortons, de tout petits arbrisseaux dans la vie spirituelle, et pourraient cependant devenir de grands arbres ! Cela s'est vu bien souvent et se voit encore tous les jours. Madeleine la pécheresse est devenue la grande sainte pénitente, la sublime contemplative. Saul le persécuteur est devenu l'Apôtre des Nations, et combien d'autres exemples nous voyons dans la vie des saints !

Il nous est possible d'en faire autant puisque, pour monter dans la vie spirituelle, il suffit de descendre, de redevenir petit. A cette condition, c'est Jésus qui nous fait monter et nous élève. Tel a été le secret de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Nous pouvons aussi des saules faire de grands sapins, en échangeant nos vues, nos intentions tout humaines et toutes terrestres contre des vues surnaturelles et des intentions dictées par l'amour de Dieu, en échangeant nos défauts et nos vices contre les vertus opposées.

Quand verra-t-on dans notre paroisse les saules devenir de grands sapins ? Quand ce changement se fera-t-il pour moi-même ?

VIII. — Réagir

« *Quand nous ne sommes pas trop exposés au vent, nous montons bien droit et sans nœuds ; mais quand nous sommes battus par toutes les tempêtes, continuellement secoués, souvent frappés par la foudre, nous nous reconstituons avec plusieurs tiges sur une seule base ; nos branches deviennent fourchues et de la base au sommet nous devenons noueux et durs, à ce point que la hache ne peut plus nous fendre. Tout cela vous donne une leçon.* »

La leçon, c'est que si le bon Dieu nous fait vivre dans la paix et la tranquillité, nous devons nous élever tout doucement et tout simplement vers lui ; mais si notre âme est en butte à de violentes tentations, si nous sommes frappés par les coups de l'adversité, surtout si nous avons eu le malheur de commettre des fautes graves, nous ne devons pas pour autant nous laisser abattre, mais, comme le sapin, nous devons multiplier nos tiges, c'est-à-dire nos élans, nos prières vers le ciel ; nous devons par des résolutions énergiques nous nouer en quelque sorte au devoir et devenir d'autant plus résistants que la tentation est plus forte.

IX. — Les multiples utilités

« *Nous vous apportons mille utilités, pour vous apprendre aussi à servir la gloire de Celui qui vous a faits.* »

A première vue, les sapins semblent être des arbres improductifs et inutiles, puisque pour fruits ils ne produisent que des pommes de pin ; mais si on y regarde de plus près, on voit combien ils nous sont utiles. Ils sont un des plus beaux ornements du pays ; ils gardent la fraîcheur et les eaux qui alimentent les sources ; leurs branches sèches sont le chauffage du pauvre ; ils offrent abri et ombrage à ceux qui en ont besoin ; leur résine et leur térébenthine ont de multiples emplois dans l'industrie, l'art et la médecine ; leurs bourgeons servent à composer une liqueur et des infusions sanitaires ; leur tige, aujourd'hui d'un prix très élevé, est employée dans les charpentes, sert à confectionner des meubles, tables, chaises, armoires, portes, fenêtres, cloisons, etc. ; elle sert aussi comme pilotis et comme pâte à papier.

Chrétien, ne pourrais-tu pas avoir quelque chose de tous ces rôles dans l'Eglise ? Ne pourrais-tu pas laisser tomber tes pommes de pin, tes branches sèches, c'est-à-dire ton superflu, pour les pauvres et pour les bonnes œuvres ? Ne pourrais-tu pas offrir aux âmes malades non pas les infusions, mais les effusions de tes conversations édifiantes, consolatrices ? Ne pourrais-tu pas être poutre dans la maison de Dieu, en étant le soutien de la religion et de la justice ? Ne pourrais-tu pas, en te faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, être comme le magasin où ils trouvent tout le mobilier spirituel dont ils ont besoin ?

Arrêtons-nous. Vivant au milieu des sapins, aimons-les, comprenons leur muet langage et devenons nous-mêmes de beaux sapins dans l'Eglise du bon Dieu.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

IX

PREMIER INTERROGATOIRE SECRET

Les procédés de Cauchon avaient suscité bien des plaintes et des réprobations. C'était le régime de la terreur. Chacun tremblait. Plusieurs cependant murmuraient que la procédure était injuste, que Jeanne devait être gardée dans une prison d'Eglise et qu'on la torturait durant les interrogatoires.

I

Nicolas de Houppeville, maître ès arts, après avoir assisté à plusieurs séances, formula nettement son avis : — « Ni l'évêque de Beauvais, dit-il, ni ceux qui conduisent le procès ne peuvent être juges. Il

est peu conforme au droit que Jeanne soit jugée par ses ennemis. D'ailleurs elle a été jugée déjà par les docteurs de Poitiers et par Regnault de Chartres, métropolitain de l'évêque de Beauvais. »

Ces propos furent rapportés à Cauchon qui fit citer devant lui Houppeville.

Celui-ci se défendit : « Je ne suis pas votre sujet, dit-il, et vous n'êtes pas mon juge. Mon juge, c'est l'official de Rouen. »

Et il demanda à comparaître devant l'officialité de Rouen pour se justifier. Cauchon le fit saisir, conduire au château et jeter dans les prisons du roi. Nicolas de Houppeville demanda pourquoi on l'incarcérait. On lui répondit que c'était à la requête de l'évêque de Beauvais. Un billet de Jean de la Fontaine lui apprit que c'était pour le punir des propos qu'il avait tenus. Heureusement il avait pour protecteur puissant l'abbé de Fécamp, qui le fit tirer de prison. Cauchon voulut l'exiler en Angleterre ou ailleurs, hors de Rouen. L'abbé de Fécamp intervint encore et le sauva. Désormais il ne prit plus part aux délibérations. L'abbé de Fécamp, au dire de Jean Massieu, n'était pas cependant un ami de Jeanne [1].

Jean Massieu était une âme droite, compatissante, bien qu'il ne fût pas irréprochable en ses mœurs. C'est lui qui rapporte comment elle était tourmentée par six interrogateurs à la fois : « Quelquefois lorsque l'un avait fait une question et qu'elle répondait, un autre coupait la réponse, en sorte que plusieurs fois elle leur a dit : « Beaux seigneurs, faites l'un après l'autre. »

En sa qualité d'appariteur, il était chargé de l'amener de la prison à la salle des Parements et de la reconduire. Une fois, elle lui demanda si sur leur chemin il ne se trouvait pas une église ou une chapelle qui renfermât le corps du Christ. Jean Massieu lui montra une chapelle où était conservée la Sainte Eucharistie. Elle le supplia de la conduire devant cette chapelle pour saluer Notre-Seigneur en passant. Il lui permit même de prier un instant à genoux, ce qu'elle fit avec une grande piété : « *multum devote*. » Cauchon l'apprit. Très irrité, il lui interdit désormais de laisser prier Jeanne devant la chapelle, et d'Estivet le réprimanda d'avoir laissé approcher de l'église « cette femme de mauvaise vie excommuniée. » « Je te ferai mettre en telle tour, ajouta-t-il, que tu ne verras lune ni soleil d'ici à un mois, si tu le fais plus [2]. »

Jean Massieu raconte qu'en ramenant la Pucelle à sa prison, il rencontra un jour un prêtre nommé Anquetil, chantre de la chapelle du roi, qui lui demanda ce qu'il pensait d'elle : « Elle paraît très bonne, dit-il, et je n'ai trouvé que du bien en elle. » Le chantre rapporta cette parole au comte de Warwick, qui « ne fut pas content de moi, dit-il. J'eus beaucoup d'embarras à ce sujet et je ne m'en tirai qu'à force d'excuses. » On peut donc le croire quand il dit : « A mon avis, ce n'était pas le zèle de la justice qui était le mobile de l'évêque : c'était le vouloir des Anglais. »

[1] Ayroles, v, 84-149.
[2] Déposition de Jean Massieu, Ayroles, v, 154.

Jusque là, cependant, elle jouissait encore d'une sorte de faveur, au moins elle était soutenue par la vue plutôt sympathique de la plupart des assesseurs. A part les cinq ou six interrogateurs qui s'acharnaient sur elle, la harcelaient, l'injuriaient, la fatiguaient jusqu'à se fatiguer eux-mêmes, les autres admiraient ses réponses, la clarté et la vigueur de ses répliques, ils étaient gagnés par le rayonnement de sa vertu, de sa patience, de sa piété, de son innocence. Désormais ce sera pour elle le huis-clos où, pauvre victime, elle sera à la merci de ses bourreaux.

Pierre Cauchon a examiné pendant six jours, du dimanche 4 mars au samedi 10 mars, les paroles de ses interrogatoires. Les délégués de l'Université de Paris au concile de Bâle étaient là, Everardi en tête. Ils délibérèrent même le dimanche, tant ils étaient pressés d'en finir. Et le samedi, Cauchon se rendit dans la prison de Jeanne, assisté seulement de Jean de la Fontaine, l'interrogateur en titre, de Nicolas Midi et de Gérard Feuillet, deux ennemis de la Pucelle, Midi surtout, en présence des témoins Jean Fécard, avocat, et du prêtre Jean Massieu. Le nombre des assesseurs était réduit à deux. C'était bien le huis-clos.

Le greffier Guillaume Manchon était là, qui recueillait les questions et les réponses, mais il paraît plus gêné. L'autorité de Cauchon l'écrase ; son rapport est moins net, on sent que les réponses sont incomplètes ou atténuées.

II

Cauchon requiert le serment : — « Je vous promets, répond Jeanne, de dire la vérité sur tout ce qui touchera votre procès. Plus vous me contraindrez de jurer, et plus tard je vous le dirai. »

Jean de la Fontaine l'interroge sur sa venue à Compiègne.

— Je vins de Crépy-en-Valois ; j'arrivai à une heure secrète de la nuit, et j'entrai dans la ville sans que mes ennemis s'en fussent guère aperçus, à ce que je pense. Ce jour-là même je fis la sortie dans laquelle je fus prise.

— A votre sortie sonna-t-on les cloches ?

— Si on les sonna, ce ne fut pas de mon commandement ou à mon su.

— Avez-vous fait cette sortie du commandement de vos Voix ?

— Ce jour, je ne sus point ma prise, et je n'eus point commandement de sortir. Mais il m'avait toujours été dit que je serais prisonnière.

Et elle raconte comment, en la semaine de Pâques, ses Saintes lui dirent, dans les fossés de Melun, qu'elle serait prise avant la Saint-Jean. Depuis, « cela lui avait été dit plusieurs fois, et comme tous les jours. » Et elle « avait requis de ses Voix, quand elle serait prise, de mourir promptement, sans long tourment, en prison. »

— « Si j'avais su l'heure et que je dusse être prise, je n'y fusse point allée volontiers. Toutefois, en la fin, j'eusse fait leur commandement, quelque chose qui dût m'en advenir. »

Elle passa par le pont et le boulevard, repoussa trois fois les Bourguignons, mais « la troisième fois seulement à mi-chemin. » Alors les Anglais qui étaient là lui coupèrent les chemins qui étaient entre elle et le boulevard.

Maintenant, son étendard, son écu, ses armes ?

Elle n'eut jamais qu'un étendard sur lequel était peint « le monde avec deux anges » : « Sainte Catherine et sainte Marguerite me dirent de le prendre hardiment et de le porter de même et d'y faire mettre en peinture le Roi du ciel. Je l'ai dit à mon roi, tout à fait contre mon gré. Je n'en sais pas autrement la signification. »

Jamais elle n'eut d'écu. « Mais mon roi donna des armes à mes frères, à savoir un écu d'azur, deux fleurs de lis et une épée dans le milieu. » Ces armes, elle les a décrites à un peintre, et le roi les a données à ses frères, sans requête de sa part et sans révélation.

Quand elle fut prise, elle montait « un demi-coursier. » C'est le roi ou ses gens qui lui avaient donné de l'argent pour acheter ses chevaux. Elle avait « cinq coursiers, sans les trottiers qui étaient plus de sept. » Elle ne demandait rien au roi, si ce n'est de bonnes armes, de bons chevaux et de l'argent pour payer les gens de sa maison.

— N'aviez-vous point de trésor ?

— Dix ou douze mille écus que j'ai vaillants, et ce n'est pas un grand trésor pour mener la guerre ; c'est peu de chose. Ces choses sont, à ce que je pense, entre les mains de mes frères ; et ce que j'ai, c'est de l'argent de mon roi.

Le 24 février, pressée de dire les révélations qu'elle avait eues touchant le roi, elle avait demandé un délai de quinze jours pour répondre. Les quinze jours étaient expirés. Jean de la Fontaine lui posa cette question :

— Quel signe avez-vous donné au roi, quand vous êtes venue vers lui ?

— Ce signe est beau, honorable et digne de foi, le meilleur et le plus riche qui soit au monde.

— Pourquoi ne voulez-vous pas dire et montrer ce signe, comme vous avez voulu avoir celui de Catherine de la Rochelle ?

— Si le signe de Catherine de la Rochelle avait été montré comme le mien à de notables gens d'Eglise et autres, je n'aurais pas demandé à le savoir. Je savais d'avance par sainte Catherine et sainte Marguerite que le fait de Catherine de la Rochelle était tout néant. Le signe du roi a été montré à l'archevêque de Reims et à d'autres évêques que je ne connais pas, à Charles de Bourbon, au sire de La Trémoïlle, au duc d'Alençon et autres chevaliers qui étaient là. Ils virent et ouïrent le signe comme je vois ceux qui m'interrogent aujourd'hui.

— Est-ce que le signe dure encore ?

— Il est bon de le savoir. Il durera mille ans et plus. Il est au trésor du roi.

— Est-ce or, argent, pierre précieuse ou couronne ?

— Je ne vous en dirai pas autre chose. Il n'y a pas homme qui puisse décrire chose aussi riche que le signe. Mais le signe qu'il vous faut, c'est que Dieu me délivre de vos mains. C'est le plus certain qu'il vous puisse envoyer... Quand je dus partir pour aller vers mon roi, il me fut dit par mes Voix : « Va hardiment, car, lorsque tu seras vers le roi, il aura bon signe de te recevoir et de te croire. »

— Quand le signe vint vers le roi, quelle révérence lui avez-vous faite ? Vint-il de Dieu ?

— Je remerciai Notre-Seigneur de ce qu'il me délivrait de la peine des clercs qui argumentaient contre moi, et je m'agenouillai plusieurs fois. Un ange de par Dieu, et non de par un autre, donna le signe à mon roi. J'en remerciai bien des fois Notre-Seigneur. Les clercs de par là, quand ils connurent le signe, cessèrent de discuter ma mission... Quand mon roi et ceux qui étaient avec moi eurent vu ledit signe et même l'ange qui le donna, je demandai à mon roi s'il était content, il me dit que oui. Alors je partis et m'en allai dans une chapelle assez près. J'ai ouï dire qu'après mon départ plus de trois cents personnes virent ledit signe. C'est par amour pour moi que Dieu voulut permettre que le signe fût vu par les gens de mon parti qui le virent.

— Votre roi et vous-même fîtes-vous quelque révérence à l'ange quand il apporta ce signe ?

— Oui, je fis une révérence : je m'agenouillai et ôtai mon chaperon.

Les interrogateurs ne pouvaient rien comprendre à ces paroles. Le signe du roi, c'était la révélation que Jeanne fit au Dauphin du secret de sa légitimité. Cela, elle ne pouvait pas le dire à ses juges. Ses Voix lui ont sans doute suggéré l'allégorie dans laquelle elle se retranche pour ne pas trahir son roi.

Cette allégorie, la voici. Un ange — ou elle-même qui n'agit qu'au nom des anges de Dieu — a apporté au roi une couronne très précieuse, la couronne de France. Il n'y a pas au monde de trésor aussi riche.

Les évêques, comme Regnault de Chartres, les amis du roi, comme le duc d'Alençon et nombre de courtisans, connurent le secret du roi, surent que Jeanne l'avait assuré qu'il était le vrai roi de France ; plusieurs eurent même des révélations particulières, comme Guy de Cailly. D'autre part, Jeanne pouvait encore invoquer les faits merveilleux qu'elle avait accomplis, comme des signes certains de sa mission. N'est-ce pas un ange qui lui a désigné le roi à Chinon ?

Quand elle va répondre aux juges qui reviendront sans cesse sur le signe du roi, elle se cantonnera dans son allégorie, dans le sens figuré, avec une présence d'esprit étonnante. Les juges chercheront à la prendre dans de prétendues contradictions : en fait ce sont eux qui manqueront d'intelligence et qui n'auront pas su découvrir la clef de son raisonnement.

X

DEUXIÈME ET TROISIÈME INTERROGATOIRES SECRETS

Jean Lemaître gardait ses scrupules, et s'il paraissait quelquefois parmi les assesseurs, c'était comme témoin et non comme juge. Cauchon avait écrit le

22 février à l'inquisiteur Jean Graverent de venir lui-même, ou bien de donner à Lemaître, ou à un autre, mandat de le remplacer. Graverent répondit en nommant Lemaître avec pleins pouvoirs. Le diplôme est daté de Coutances, le 4 mars.

I

En conséquence, Jean Lemaître, prévenu par Cauchon, se rendit le 12 mars au matin dans la maison de l'évêque, accompagné de Fr. Isambart de la Pierre, et y reçut communication des pièces officielles.

Il y trouva Thomas Fiévé, le cinquième des députés de l'Université de Paris au concile de Bâle, le chanoine Pasquier de Vaux, qui était si dévoué aux Anglais que, plus tard, il renoncera à son évêché de Meaux plutôt que de se soumettre au roi de France, et Nicolas de Houbent, transcripteur des lettres apostoliques.

Ensuite Cauchon retourna à la prison de Jeanne, avec Jean de la Fontaine, Midi, Feuillet, et quatre témoins, Fiévé, Pasquier, Houbent et Jean Carbonnier.

Il ordonne à la Pucelle de prêter serment ; elle se maintient dans sa formule habituelle : « Je dirai volontiers la vérité sur tout ce qui touche votre procès », et Jean de la Fontaine commence l'interrogatoire. Il est resté sous l'impression du « signe du roi ». C'est pourquoi il lui demande :

— L'ange qui apporta ce signe au roi ne parla-t-il pas ?

— Oui, il dit à mon roi que l'on me mît à l'œuvre, et que le pays serait aussitôt soulagé.

— Cet ange est-il le même que celui qui vous est apparu le premier ?

— C'est toujours le même et il ne m'a jamais fait défaut.

— Ne vous a-t-il pas fait défaut aux biens de la fortune, quand vous avez été prise ?

— Je crois, puisque cela a plu à Notre-Seigneur, qu'il valait mieux pour moi que je fusse prise.

— Ne vous a-t-il pas failli aux biens de la grâce ?

— Comment me faillirait-il, lui qui me réconforte tous les jours ? J'entends ce confort par le moyen de sainte Catherine et de sainte Marguerite.

— Les appelez-vous, ou viennent-elles sans que vous les appeliez ?

— Souvent elles viennent sans être appelées ; et d'autres fois, si elles tardaient à venir, je requérais Notre-Seigneur de me les envoyer.

— Les avez-vous quelquefois appelées sans qu'elles soient venues ?

— Jamais je n'ai eu besoin d'elles qu'elles ne soient venues.

— Quand vous avez fait promesse à Notre-Seigneur de garder la virginité, est-ce à lui-même que vous parliez ?

— Il devait bien suffire de le promettre à celles qui étaient envoyées de par lui, à savoir à sainte Catherine et à sainte Marguerite.

Ces réponses simples et claires nous révèlent le secret de la force de Jeanne. Peu de martyres souffrirent autant qu'elle dans leur prison. Enchaînée sur son misérable lit, contrainte de subir la compagnie des cinq Anglais haineux et grossiers, souvent son courage défaillait. Alors elle appelait ses Saintes et elles accouraient ; elles la consolaient par leurs suaves paroles, et, si elles tardaient parfois, elle s'adressait au Sauveur, et le requérait de les lui envoyer. Le ciel était à son service en quelque sorte. Jésus n'avait rien à refuser à cette âme pure et droite et il ne lui refusait rien. Dès longtemps, — le premier jour où S. Michel lui apparut, — elle avait fait vœu de virginité, et elle était devenue l'épouse du Sauveur. L'épreuve était terrible sans doute, mais la grâce était la plus forte.

L'interrogatoire porte ensuite sur Domremy, sa citation à Toul, ses parents, Robert de Baudricourt.

Ce n'est pas elle, dit-elle, qui a fait citer le jeune homme pour cause de mariage, mais lui. Elle jura alors qu'elle n'avait fait aucune promesse. Elle n'a parlé de ses visions à personne, sauf à Robert de Baudricourt et au roi.

— Mes Voix ne me forçaient pas de les celer, mais je redoutais beaucoup de les révéler, par crainte des Bourguignons, de peur que mon voyage ne fût par eux empêché. Surtout je redoutais beaucoup que mon père n'empêchât mon départ.

— Pensez-vous avoir bien fait de partir sans le congé de votre père et de votre mère ?

— Je leur ai obéi pour toute autre chose, excepté pour ce départ. Depuis, je leur ai écrit et ils m'ont accordé leur pardon. Puisque Dieu le commandait, il me fallait partir. Quand j'eusse eu cent pères et cent mères, quand j'eusse été fille de roi, je serais partie. Mes Voix auraient été bien contentes que j'eusse prévenu mon père et ma mère, n'eût été la peine que je leur aurais causée en le leur disant ; mais pour ce qui est de moi, je ne le leur aurais dit pour rien au monde. Mes Voix s'en remirent à moi de le dire à mon père et à ma mère, ou de m'en taire.

Quand S. Michel et ses anges étaient partis, « elle baisait la terre où ils avaient reposé et leur faisait révérence ». Les anges « viennent beaucoup de fois entre chrétiens sans qu'on les voie. Je les ai vus souvent parmi les chrétiens. »

— Vos Voix ne vous ont-elles pas appelée *fille de Dieu, fille de l'Eglise, fille au grand cœur ?*

— Avant le siège d'Orléans levé, et depuis, tous les jours, quand elles me parlent, elles m'ont appelée plusieurs fois *Jeanne la Pucelle, fille de Dieu.*

C'est peut-être par modestie qu'elle n'ajoute pas les deux autres qualifications, ou encore est-ce Guillaume Manchon qui les aura omises, parce que « fille de Dieu » renferme tout. On voit du moins combien lui était cher le nom de *Jeanne la Pucelle*, qui attestait sa virginité.

— Puisque vous vous dites *fille de Dieu*, ajouta Jean de la Fontaine, pourquoi ne dites-vous pas volontiers *Pater noster ?*

— Je le dis volontiers. Si j'ai refusé de le dire autrefois, c'était dans l'intention que Monseigneur de Beauvais me confessât.

Elle avait soif des sacrements, qui lui étaient in-